



Patte de velours, œil de lynx

Maria Ernestam

Patte de velours, œil de lynx

Maria Ernestam

Traduit du suédois par Esther Sermage

Êtes-vous sûr de bien connaître vos voisins ?

Sara et Björn quittent la vie citadine pour s'installer à la campagne dans la maison qu'ils viennent de rénover. Un paradis d'espace et de liberté pour eux comme pour leur chat.

Le couple d'en face, uniques voisins, leur réserve un accueil des plus cordial, Thermos de café et brioches maison. Ils n'ont qu'un seul défaut, leur propre chat, un animal belliqueux qui défend son territoire toutes griffes dehors. Tel chat, tel maître ? Les cicatrices du passé et la fragilité des êtres révèlent parfois de bien sombres desseins. Au fond du jardin ou derrière les rideaux tirés, une guerre des nerfs s'engage. Délicieusement cruel.

Un conseil : Ne sortez jamais sans votre sécateur.

Maria Ernestam est suédoise, et vit à Stockholm. Chanteuse, danseuse, mannequin, comédienne, journaliste et auteur, c'est une artiste éclectique.

Elle est aussi l'auteur de *Toujours avec toi* (2010), *Les oreilles de Buster* (2011) et *Le peigne de Cléopâtre* (2013).

« Il faut lire cet auteur inclassable : C'est drôle, vif, intelligent... Comment aborder de vrais sujets de société avec un ton décalé et subtil. »

Alain Bélier, Librairie Lucioles, Vienne

Patte de velours, œil de lynx

du même auteur
chez le même éditeur

Toujours avec toi (2010)

Les oreilles de Buster (2011)

Le peigne de Cléopâtre (2013)

Titres aussi disponibles en poche, collection Babel

Maria Ernestam

Patte de velours, œil de lynx

traduit du suédois par Esther Sermage

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Öga for öga, tass för tass

Illustration de couverture :
© kevinjeon00 / iStock / Getty Images

© Maria Ernestam, 2014, by agreement with Grand Agency.
© Gaïa Éditions, pour la traduction française, 2015

ISBN 13 : 978-2-847-20-651-7

Chapitre un

Le chat l'avait su avant tous les autres. Les yeux plissés, alerte, il épiait la maison rénovée entourée d'un jardin en friche. L'air humide du matin frôlait les cheminées, caressait les allées. Au pied d'une barrière cassée, des feuilles mortes s'entassaient.

Le chat fit ses griffes sur le tronc d'un pommier hérissé contre le ciel, puis il se faufila jusqu'aux rhododendrons. Bien que les bourgeons ne soient pas encore apparus, on détectait partout les signes d'un printemps précoce. Une tension explosive.

Ses pattes s'enfonçaient dans le terreau déjà meuble. L'hiver avait lâché prise, les doux secrets que recelait le sol allaient bientôt être exposés, mis à nu, accessibles. Puis la chaleur arriverait, et les haleines embuées des jours enneigés ne seraient plus que de lointains souvenirs.

Non pas que l'hiver le dérangeât, il était habitué aux aléas du climat. Les premiers pas sur la glace, les flocons qui poudraient son pelage. Les arbres vernis de froid. Les surfaces cristallines.

D'un bond, il monta sur le mur de pierre et inspecta son territoire, mettant tous ses sens à contribution.

Les jardins mitoyens, puis ceux des voisins plus éloignés. Il avait implacablement chassé tous ses concurrents, l'un après l'autre, sans céder un pouce. Ceux qui osaient s'aventurer dehors, dans leur propre jardin, ils les avaient vaincus à force de ruse et de haine raffinée.

Il n'était pas plus grand que ses adversaires, non, mais il avait le combat dans le sang. Ses gènes portaient les traces de générations de chats sauvages qui, ayant échappé au fléau du dorlotage, s'étaient battus pour leur survie et leur nourriture. Il n'éprouvait que du mépris envers ses congénères qui recherchaient la chaleur du foyer et les caresses de leur maître dès qu'ils sentaient poindre l'orage. Ces poltrons méritaient d'être refoulés à coups de griffe à l'intérieur de leurs maisons douillettes et de passer le restant de leur vie à pleurnicher devant une fenêtre close.

Ainsi réfugiés, ils pouvaient bien se permettre de prendre des airs farouches, de faire le gros dos, de lancer des regards noirs. Tout cela n'était que jalousie. Leurs signes extérieurs de bravoure avaient pour seul public des fleurs en pot et des bougeoirs. Ils faisaient honte à leur espèce.

Le chat trottina jusqu'au bout du ponton. Il se pencha au-dessus de la surface grise de l'eau. Pas de poisson. Un peu plus loin, quelques canards. Les cygnes n'étaient pas revenus. S'ils s'avisait de le faire, ils ne resteraient pas longtemps.

La bassine en zinc était remplie à ras bord d'eau de pluie. Le chat s'étira de tout son long, inclina la tête en avant et lapa le liquide glacial et revigorant. Sans peur. Il ne connaissait pas la peur.